

Anne Provoost

### **Échange de maison en terre paradisiaque**

Tu es le genre d'écrivain qui préfère tomber mort plutôt que d'écrire de l'autofiction. Changer de maison, tu le fais déjà tout le temps : chaque matin, tu entres dans la maison du personnage de ton roman, tu enfiles ses habits, tu vides son frigo, tu habites son âme. Tu as passé avec tes lecteurs un accord tacite mais sans ambiguïté : tes textes parlent de personnages fictifs, et non de toi.

Et puis, un beau jour, les gens de Passa Porta te téléphonent pour te demander de participer à un échange de maison. Avec l'auteur wallon Alain Bertrand. Il a écrit un bouquin sur la lumière des polders, ta région natale. L'idée est la suivante : lui reçoit ta clé, et toi la sienne. Ne plus s'imaginer être quelqu'un d'autre, mais un véritable échange, en tant qu'êtres de chair et de sang. Quitter ta maison mitoyenne, y laisser habiter un étranger, et toi-même, trouver ta place en terra incognita. Creuser ton trou dans son matelas, lui laisser contempler Borgerhout à travers les vitres empoussiérées de tes fenêtres, savoir qu'il fouille ton armoire à provision, abandonner des cheveux de quarante centimètres sur le bord de sa baignoire. Et puis, écrire là-dessus. Pas nécessairement d'un point de vue communautaire, qu'ils me disent en ricanant chez Passa Porta.

Tu souhaites à tes côtés quelqu'un qui te persuade de refuser. Tu sais depuis toujours que le plus grand défi d'écrire consiste à rester au même endroit. Ne pas fuir la feuille blanche, t'enfermer entre quatre murs et lâcher la bride aux identités que tu t'es fabriquées. Sentir couler le temps, les fesses vissées à leur chaise. Une petite promenade de temps en temps pour la circulation, mais en gardant toujours ta maison dans ton dos.

Pourtant, tu fais tes valises. Tu lis tellement de choses sur les Wallons ces derniers temps. Il t'arrive de parcourir la partie méridionale du pays, mais plus depuis le scrutin de l'été passé. Il est grand temps de t'arracher au centre et de devenir ton propre voisin. Toute la famille t'accompagne, même le chien. Ta maison de Borgerhout doit être vidée. L'écrivain wallon vient des collines boisées des Ardennes. Il a besoin d'espace, et de calme pour écrire.

Tu déposes la clé à l'endroit convenu. Tu roules jusqu'à Bastogne, cette petite ville située dans le coin le plus reclus de la Belgique, dans la province la plus pauvre du pays. Bien avant d'avoir compris la différence entre « la guerre » et « l'autre guerre », tu entendais déjà parler à l'école primaire de cette région dévastée. Tout comme dans ton village sur l'Yser, il y avait là des champs remplis de shrapnels, preuve accablante d'une courageuse résistance devant une hégémonie odieuse.

Tu traverses un paysage baigné de soleil. Comme un géant aux pieds d'argile, tu t'enfonces dans le vide pastoral. Tu as l'impression qu'il te faut prendre de l'altitude. Tu sillones le pays wallon différemment qu'autrefois. Tu te coltines quelque chose que tu n'emportais pas souvent avec toi, jadis : ton identité flamande. Les gens te dévisageront-ils quand ils entendront que tu parles flamand ? Se pencheront-ils vers leurs enfants en chuchotant : « Regarde, ce sont ceux-là qui veulent se séparer de nous ? »

« Maintenant tu sais ce que c'est, » t'écrivait ton amie polonaise la veille de ton départ. « Tu n'as jamais réfléchi à ton identité, quel luxe ! Partout où je vais, je sens mon identité polonaise me coller à la peau. »

« Faites comme si vous étiez néerlandais, » te conseille un ami originaire du Midwest. « On a fait ça lorsque Bush a déclaré la guerre à l'Irak. En voyage, on prétendait être canadiens, ça facilitait les contacts. »

La maison d'Alain se trouve au bord d'un cours d'eau. Depuis six siècles déjà la dénivellation fait tourner un moulin. Un couple de cygnes glisse sur l'eau avec la grâce du cliché. Les saules regorgent de geais.

À la boulangerie du moulin, les clients t'adressent la parole sur un ton amical. Ils viennent acheter des brioches artisanales. Tous ont des tantes ou des cousins dans ta moitié du pays. On nomme des villes flamandes, on épèle des noms de famille. Chaque conversation renvoie à ce qui nous lie.

Tu t'es toujours considérée comme une créatrice d'identités. Tu sors des personnages de ta manche, tu leur donnes des noms et des personnalités, tu décris leurs habitudes et leurs bizarreries. Mais tu n'as jamais traduit en mots ta propre identité. Pas question de la réduire à quelques phrases, tu n'es pas un personnage de roman, somme toute.

D'autres ont trouvé des mots pour toi ces derniers temps. On t'a attribué des us et coutumes, des normes même, et des valeurs. Et il s'avère que tu as une identité qui se différencie de toutes les autres. Parce qu'on a mis des mots sur ton individualité, tu regardes le monde autrement. Des actes simples indiquent forcément des motifs sous-jacents, car te voilà figurante dans une histoire à suspense. L'écrivain wallon t'envoie des mails en néerlandais. Lui répondras-tu dès lors en français ou en néerlandais ? Au restaurant luxembourgeois, commanderas-tu du waterzooi à la gantoise ou serait-ce déplacé ? Remplaceras-tu dans la cave de l'écrivain wallon l'Orval par de la Westmalle, ou plutôt par de la Leffe ? Plus aucune décision n'est innocente, plus aucune phrase dépourvue d'équivoque. Ton fils de treize ans veut savoir à la suite de quels accords communautaires un journal flamand s'appelle *De Morgen*, et un journal francophone *Le Soir*.

Tu vis dans une nation où la majorité parle une langue minoritaire. Parce qu'il y a deux langues, « plus rien ne marche » dans ton pays. Tu te demandes d'où vient cette dérive. Peut-être à force de répéter constamment que plus rien ne marche dans ce pays ?

Sous les chatons des saules, tu lis un livre d'Alain Bertrand. Il écrit sur ta région natale comme si il y était né. Tu te promènes dans la vallée de la Strange. Tu fais des photos du vieux moulin et des cygnes. À la table du living tu écris ton texte sur l'échange de maison avec un écrivain. Tu choisis la forme « tu », ça a l'air moins autobiographique. Derrière la fenêtre une buse s'envole en tournoyant. Plus loin

chevauchent des cavaliers. Il s'agit parfois de trouver un point dans le paysage à partir duquel ton regard peut embrasser ton pays tout entier. Jadis, ce jardin des délices peu peuplé appartenait à ta nation. Il s'érode lentement jusqu'à n'être plus que de l'étranger. Tandis que tu inventes des identités fictives, on joue aux dés ton patrimoine paradisiaque.

*Traduit du néerlandais par Danielle Losman*

Ce dimanche 27 mars, trois semaines après leur échange de maisons, Alain Bertrand et Anne Provoost se rencontreront pour la première fois dans la vraie vie, à l'occasion du Festival Passa Porta. Rendez-vous à 13h 30 au café de la Beursschouwburg, rue A. Orts 20-28, 1000 Bruxelles. Rencontre bilingue fr/nl.

Programme complet sur [www.passaporta.be](http://www.passaporta.be)

Infos 02 226 04 54

Voir <http://www.passaporta.be/index.php?q=passaporta/fr/archives/event/512/language/fr>